14e année - N° 122 L'ex. 0,60 F. 25 mai 1965

CONTRE COURANT

Le périodique de la question sociale

NOS COLLABORATEURS

Jean PIGNERO

Animateur de l'« Association contre le Danger radiologique »

(Voir page 19)

DEUX MOTS AUX AMIS

Opération Boule-de-Neige. — *Ça suit son cours, les adresses arrivent, les envois se font au fur et à mesure. Les 300 premières expéditions du n° 120 ont été complétées par des adresses de syndicalistes du Livre, corporation dont les membres sont souvent sympathiques à la ligne de* Contre-courant. *Pas de résultats concrets pour le moment, ou plutôt très peu, il faut attendre le deuxième et même le troisième envoi... j'ai l'habitude. Que cela n'empêche personne d'envoyer sa liste avant juin ; je m'excuse d'avoir à le répéter, après ce sont les vacances, période défavorable à tout ce qui n'est pas hôtels, camping, bords de mer, etc. A vos plumes les retardataires.*

Tournée de l'amitié. — *Trois réponses à l'heure où j'écris : une à l'Est, une tout au bas en Sud-Ouest, la dernière à l'extrême Sud-Est. Voilà un triangle parfait, il n'y a plus qu'à remplir les vides selon la théorie du « zig-zag ». J'attends donc de nouvelles réponses avant d'établir l'itinéraire définitif.*

Compte rendu financier. — *Là il y a du retard parce que les tâches deviennent absorbantes avec le développement régulier du journal et tout ce qu'il comporte. Je vais m'y atteler en groupant plusieurs numéros et en établissant un bilan global. Encore faut-il disposer d'un temps, même limité, pour le faire, sans que le reste en souffre. En gros, les résultats sont intéressants : les abonnements rentrent, des souscriptions s'y ajoutent, la librairie ne chôme pas non plus. Il n'y a pas de jour sans abonnement, souvent plusieurs, et il y a tout lieu de croire que le rythme de cinq à six journaliers reprendra dès que la prospection commencera à porter ses fruits.*

L'affaire du local. — *Cet incident est assez empoisonnant. J'avais deux réserves, l'une rue des Bergers, l'autre rue de Clignancourt. Cette dernière, bien placée, lorsque l'imprimerie Sofrim nous imprimait puisqu'elle était sise juste en face, était vaste et pratique. J'y avais installé des casiers et pensais y établir une permanence à peu de frais en octobre prochain. Patatras, on démolit l'immeuble et, quoique possesseur d'un bail commercial en bonne et due forme, on me propose une indemnité d'éviction d'à peine les deux tiers du droit au bail que j'ai payé il y a sept ans sous le prétexte que je ne suis pas inscrit au registre du commerce. Par contre, l'évacuation est retardée au mois d'avril 1966, au lieu de juillet prochain. L'idéal serait de trouver quelque chose d'équivalent, même mal placé, car il ne s'agira plus que d'un dépôt-réserve pour les brochures et livres en grand nombre. A Paris ou pas trop loin en banlieue. J'en parle ici parce qu'il se peut que l'un d'entre nos amis trouve la « perle rare ». De mon côté d'ailleurs je ne reste pas inactif.*

Dictionnaire des militants. — *Je ne saurais oublier près de quarante ans de documentation. Cependant, le principal effort actuel concerne* Contre-courant. *A la rentrée, de ce côté-là il y aura du nouveau. Patience.*

Louis LOUVET.

LIBRAIRIE SOCIALE

Contre-courant est spécialisé dans la littérature sociale. Les volumes et plaquettes proposés à ses lecteurs proviennent d'anciennes éditions ou de fonds disparus acquis autrefois. Aussi d'œuvres mis à sa disposition par les auteurs. Pour le reste, nous pouvons fournir tout ce qui se trouve dans le commerce, une coopérative de presse étant à notre portée pour toute fourniture.

Nous réserver vos commandes, c'est nous aider, puisque l'intégralité des recettes pour les fonds anciens et les ristournes d'usage pour les nouveautés sont comptabilisés en faveur du périodique. Ne négligez donc pas ce facteur important pour l'équilibre financier de **Contre-courant.**

COMMANDES et FONDS a adresser **nominalement** à Louis LOUVET : C.C.P. 880-87, Paris (7e), 24, rue Pierre-Leroux.

(Les prix s'entendent **franco de port.**)

Les frères Reclus (Paul Reclus)	9,20
Le curé Meslier (M. Dommanget)	32,55
Réflexions sur l'anarchisme (M. Fayolle)	2,80
La Presse quotidienne (N. Faucier)	16,70
Chanson d'un gas qu'a mal tourné (G. Couté)	9,70
Ceci est mon corps (P. Jury)	20,10
Il est mort et ressuscité (P. Jury)	34,70
Les débuts de l'évangile (P. Jury)	27,10
Jaurès (A. Robinet)	7,50
E. Armand, sa vie, son œuvre (par ses amis)	16,10
L'anarchisme et le réel (Ch.-Aug. Bontemps)	10,70
Lourdes et l'illusion (Dr Valot)	6,70
Histoire barbare des Français (F. Pichon)	25,45
Pour vaincre sans violence (B. de Ligt)	5,60
Socialisme et liberté (F. Brupbacher)	9,70
Histoire libertine des grands écrivains (J. Teppe)	13,10
Romain Rolland et l'Allemagne (M. Kempf)	12,70
L'enseignement sous la Commune (M. Dommanget)	8,80
La fin des politiques (J. Barets)	10,60
Nouvelles équations politiques (J. Barets)	10,60
L'homme dans l'industrie (J. Bouyé)	3,00
Joies et fruits de la lecture (R. Hagnauer)	6,60
L'expression écrite et orale (R. Hagnauer)	10,20
Histoire de la Franc-Maçonnerie (G. Serbanesco) :	
Tome I	60,00
Tome II	75,00
Gaston Couté (R. Monclin)	4,60
Des miracles de Lourdes à Teilhard de Chardin (G. Las Vergnas)	6,00
Milieux juifs de la France contemporaine (P. Aubery)	21,70
Le maire du Palais (Maurice Lime)	15,70
Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français : Tome I (A à Cz)	48,00
Tome II (D à Ly)	57,00

(Suite page 24)

VIENT DE PARAITRE :

G. CHEITANOV, par *Gr. Balkanski*

Pages d'histoire du mouvement libertaire bulgare

270 pages. Nombreuses illustrations. *Franco* ..... 9 F 90

RAPPEL : Un centenaire bulgare parle. *Franco*.. 9 F 20

LES AMIS DE HAN RYNER

SECRETAIRE : *Louis Simon*

3, allée du Château - Les Pavillons-sous-Bois (Seine)

La plupart des lecteurs de *Contre-courant* connaissent le philosophe Han Ryner, au moins de réputation. Ils n'ignorent point non plus l'activité déployée par Louis Simon et Georgette Ryner au sein du groupe « des amis de Han Ryner » qui publie depuis des années un bulletin trimestriel reproduisant articles, conférences, essais du maître et procède, bon an, mal an, à l'édition d'œuvres posthumes ou à des rééditions. Notre librairie sociale est à même, en accord avec la propagande rynérienne, de fournir aux lecteurs de ce périodique tous volumes du philosophe encore en librairie et même certains de ceux qui sont épuisés. En voici la liste :

ŒUVRES POSTHUMES : *Les grandes fleurs du désert :* 8,20 F. - *Le rire du Sage :* 13,10 F. - *Le Sillage parfumé :* 10,10 F. - *J'ai nom Eliacin :* 10,70 F. - *Aux Orties :* 10,70 F. — Tous ces titres franco de port.

BIOGRAPHIES ROMANCEES : *Songes perdus* (Jésus, Judas, Cervantès, Descartes, etc.) - *Crépuscules* (Bouddah, Platon, Rabelais, E. Reclus, etc.) - *Dans le mortier* (les Albigeois, Michel Servet, Vanini, Francisco Ferrer, etc.) - *Bouche d'or,* patron des pacifistes. - *Amant et tyran* (Alfred de Vigny). — Chacun de ces cinq titres franco : 6,70 F.

ŒUVRES DIVERSES (théoriquement en nombre) : *Les Voyages de Psychodore :* 4,60 F. - *Face au public :* 6,70 F. - *La Tour des peuples :* 7,20 F. - *La Soutane et le Veston :* 6,70 F. — Tous franco de port.

BOUQUINERIE (en l'état et en nombre limité) : *Chère pucelle de France :* 5,70 F. - *La vie éternelle :* 5,70 F. - *La Sagesse qui rit :* 9,70 F. - *L'Aventurier d'amour :* 5,70 F. - *Le Sphinx rouge :* 9,70 F.

SUR HAN RYNER : *La mort de Han Ryner,* par J. Maurelle : 5,60 F. - *Souvenirs sur Han Ryner,* par Hem Day : 2.50 F.

BROCHURES DE HAN RYNER : *Une conscience pendant la guerre :* 0,70 F. - *Elisée Reclus :* 0,50 F. - *Martyrs chrétiens et martyrs laïques :* 0,60 F. - *L'historicité de Jésus :* 0,60 F. - *La cruauté de l'Eglise :* 0,70 F. - *Credo quia absurdum :* 0,70 F (franco).

AMIS DE HAN RYNER. — *Samedi 12 juin,* à 20 h. 45 : Salle des « Amis », 114 bis, rue de Vaugirard (métro Montparnasse ou Saint-Placide), sous la présidence de Marcel RENOT, vice-président des A. H. R., causerie de M. Jacques SUFFEL : *André Maurois, l'homme et l'œuvre.*

Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympathisants.

CONTRE-COURANT

LE PERIODIQUE DE LA QUESTION SOCIALE

Les amis adresseront tout ce qui concerne le journal et le service des livres, *nominalement*,
à Louis LOUVET, 24, rue Pierre-Leroux, Paris (7e).
Chèque postal 880-87 Paris. Téléphone SEGur 09-68.

Ce qu'il faut dire

QUE VEULENT LES AMERICAINS ? — Durant longtemps on a pu objectivement croire que les Etats-Unis d'Amérique étaient un grand pays de démocratie libérale qui s'efforçait de contrer l'impérialisme communiste (à la sauce russe ou chinoise) qui, ne respectant guère les accords de Yalta — accords passés entre Staline, Roosevelt et Churchill visant au partage du monde après la défaite hitlérienne —, menaçait de faire tache d'huile un peu partout dans le monde.

Bien entendu l'affaire du Vietnam était difficilement adaptable à cette théorie. Farouchement anticolonialistes, les U.S.A. se trouvaient, comme par hasard, remplacer la France dans ce pays d'Extrême-Orient, dans des conditions quasi analogues, jouant les « protecteurs-conseillers » avant de devenir franchement des combattants à part entière.

L'invasion de Saint-Domingue lève quant à elle tous les doutes. Les 405 « marines » — admirez la précision du chiffre — se multiplient par cent en quatre ou cinq jours. Appuyés par un matériel considérable et hors de proportion, cette infanterie coloniale américaine fait face à quelques centaines d'insurgés résolus à se débarrasser d'une junte militaire qui s'était imposée par les armes et qui de toute évidence avait l'appui de ces messieurs de Wall Street.

La protestation mondiale contre l'initiative américaine a fait reculer un tant soit peu le colosse et l'oblige — provisoirement peut-être (nous sommes aujourd'hui le 13 mai, jour symbolique) — à temporiser). Mais le masque est arraché.

On sait, sans que la chose puisse être discutée, que sous prétexte d'anticommunisme, l'oncle Sam est résolu à défendre les intérêts de *son* capitalisme *à lui*, et cela par tous les moyens. Il était déjà responsable de l'échec de la révolution cubaine — en ses débuts libertaire — qui devait rejoindre le camp soviétique par la suite à cause de l'attitude hostile du gouvernement et des banques américains. Cette fois il ne s'agissait ni de libertaires

ni de communistes, mais de démocrates parlementaires peu dangereux pour les U.S.A.

Proche ou lointain, nous en sommes avertis, dans quelque pays que ce soit, tout mouvement qui tentera de libérer un peuple de la griffe capitaliste doit s'attendre à recevoir des visiteurs casqués et armés jusqu'aux dents, marqués US, sous le prétexte fallacieux que des communistes agissent dans la coulisse. Soyez-en persuadés, camarades espagnols, car je pense à vous en ce moment, dont le pays est dans l'esprit des Yankees un aérodrome indispensable en cas de nouveau conflit mondial.

Pour l'heure, et depuis toujours, que veulent les Américains, dont un des présidents, si je ne m'abuse, a mis à la mode la formule fameuse du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » ?

IMPOSER LE VEAU D'OR, PARDIEU...

Louis LOUVET.

L'OFFRE POUR MAI ET JUIN

DOCUMENTATION :

HISTOIRE DU PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS par Gérard WALTER. — 390 pages d'un texte objectif et documenté : franco 6,70

AUTOPSIE DU STALINISME par A. ROSSI. — Avec le texte intégral du rapport historique Krouchtchev : franco 7,60

Les deux volumes, pris ensemble, FRANCO, 11 fr.,

envoi auquel sont ajoutées gracieusement les brochures suivantes : « Nos communistes et le communisme », « Tempête sur l'Empire soviétique », « Karl Marx et son manifeste communiste », avec l'ajouté : « Le marxisme est-il périmé », texte intégral de la conférence faite aux Causeries populaires par Ch. Rappoport. Et aussi, toujours en plus :

REPRESSION DE L'ANARCHISME EN U. R. S. S.

plaquette révélatrice, introuvable, éditée au temps où le bolchevisme n'avait pas encore éliminé physiquement tous ses adversaires.

La fin du *Dialogue imaginaire entre Marx et Bakounine* paraîtra dans le prochain numéro de « Contre-courant » qui sera daté :

15 JUIN 1965

PREMIER MAI 1965

IL ne pouvait y avoir de symbole plus suggestif que le Premier Mai pour évoquer la sève puissante de l'espoir. Le Premier Mai, c'est à la fois la lumière, la chaleur, la fécondité, la vie. Il était normal que, dans l'ordre social, il personnifiât la justice, l'égalité dans l'abondance, la paix, la fraternité et le bonheur. Et c'est pourquoi, depuis plus d'un siècle, les travailleurs du monde entier ont consacré ce jour à une manifestation commune en vue de l'avènement d'une société égalitaire et pacifique, digne de l'humanité.

C'est dans les grands centres industriels des Etats-Unis et d'Angleterre que les travailleurs choisissent le jour du premier mai pour revendiquer la réduction du temps de travail. Sur le chemin de leur émancipation économique et sociale, la première étape est la journée de travail de huit heures. La guerre du Premier mai est la guerre des trois huits. Car c'est une véritable guerre que le monde du travail déclare au capitalisme. Et celui-ci ne recule devant aucune violence pour étouffer, le plus souvent dans le sang, cette première croisade du droit social. Mais ce n'est que le 15 juillet 1889, au cours d'un congrès international tenu à Paris, qu'une décision précise consacre l'organisation à date fixe d'une manifestation mondiale des travailleurs. La motion vient du secrétaire général Lavigne :

« Il sera organisé une grande manifestation internationale, à date fixe, de manière que, dans tous les pays et dans toutes les villes à la fois, les travailleurs mettent, le même jour, les pouvoirs publics en demeure de réduire la journée de travail à huit heures et d'appliquer les autres résolutions du Congrès international de Paris. » Comme la Fédération Américaine du Travail (l'ancienne American Federation of Labour, ne pas confondre) avait déjà choisi le Premier Mai, le Congrès international se rallia à cette date.

Depuis lors, et jusqu'à la première guerre mondiale, les manifestations du Premier Mai ont toujours revêtu un caractère révolutionnaire. Et il n'en fallait pas tant à la bourgeoisie pour recourir aux répressions les plus féroces. C'est, qu'à cette époque, le drapeau rouge était un emblème séditieux interdit en public, les manifestations étaient illégales et les chants comme « L'Internationale » donnaient lieu à poursuites. Aussi, le déroulement de ces manifestations dans les villes industrielles du monde était toujours une occasion pour les gouvernements réactionnaires de mitrailler les travailleurs et d'emprisonner leurs militants.

La guerre de 1914 devait amorcer une politique de souplesse de la part des classes dirigeantes. Pour faire la guerre — défensive ou offensive — il faut des soldats, travailleurs dans leur immensité ; il faut du matériel — armes, munitions, équipements, transports — toujours les travailleurs ; il faut aussi, pour des gens qui n'ont que

leur servitude à défendre, le contrepoids du sacrifice : l'espoir. Et la bourgeoisie accueillit en son sein, pour une collaboration devenue inévitable, des « représentants » de la classe ouvrière. Sur le plan des rapports de classes, la guerre de 1914 a été une plaque tournante décisive.

La maigre concession de cette collaboration politique n'était pourtant pas suffisante pour contenir le soulèvement des consciences devant les souffrances et les deuils des longues années de guerre. Le monde entier, et particulièrement l'Europe, fut secoué sur ses bases, des dynasties s'effondrèrent, des régimes furent renversés, la guerre civile remplaça la guerre capitaliste. Dans la plupart des pays où l'ancien régime parvint à se restabiliser, celui-ci fut contraint de faire des concessions. C'est ainsi que l'on vit s'instituer le suffrage universel et desserrer l'étau de fer de l'exploitation capitaliste.

Et les travailleurs arrachèrent leur première conquête : la journée de travail de huit heures, ou la semaine de quarante-huit heures.

Le Premier Mai 1920 fut l'occasion de manifestations monstres consacrées à la paix, mais également à tout un programme de revendications sociales en tête desquelles figurait cette fameuse journée des trois huits. Mais il y avait aussi celles des salaires, des vacances, du droit à la pension de vieillesse, à la sécurité en cas d'accident du travail, de maladie et d'invalidité.

La plus spectaculaire de ces revendications fut bientôt réalisée. Dès 1920, la journée de huit heures fut inscrite dans notre première convention de travail. Elle fut légalisée et généralisée le 14 juin 1921. Le Bureau international du Travail en fit une recommandation universelle, qui fut adoptée par la plupart des pays.

Sous la pression des organisations syndicales, les nations furent contraintes de s'engager dans la voie d'une politique sociale aboutissant à de timides réformes, mais qui n'en constituaient pas moins une consécration légale du droit des travailleurs au partage de richesses issues de leur labeur. C'est ainsi qu'en 1924, dans notre pays (1) fut votée la loi fondamentale sur les pensions de vieillesse. Mais ce n'est que le 1er janvier 1926 qu'entre en application un régime d'assurance obligatoire en vue de la vieillesse et de l'invalidité. Après plusieurs semaines de grève, nous inscrivons dans notre contrat collectif le droit à un embryon de vacances ouvrières, avec trois jours de congé payé, à accorder à l'occasion d'un jour de fête et d'un dimanche, afin de constituer une semaine de vacances. Mais ce n'est qu'en 1936 que le droit aux vacances est institué légalement pour tous les travailleurs.

Dès le lendemain de la guerre, les gouvernements se sont rendu compte du danger que constituait pour le régime le caractère revendicatif et révolutionnaire du 1er Mai, aussi en ont-ils fait un jour de congé payé et obligatoire sous le vocable « Fête du Travail ». Et nous

(1) Il s'agit de la Belgique.

verrons les régimes fascistes rivaliser de mises en scène pompeuses à l'occasion de cette dénaturation de la journée symbolique des travailleurs du monde entier. En perdant son caractère subversif de manifestation internationale des travailleurs, le Premier Mai se mua peu à peu en jour de fête et de repos, agrémenté de cortèges pacifiques, portant sigles et slogans politiques, tous drapeaux rouges déployés, sous l'œil rassuré des représentants de l'ordre.

Cependant, le krach financier de Wall Street, en 1929, dissipe brutalement l'illusion de la prospérité capitaliste. La secousse qui ébranle le monde des affaires de l'autre côté de l'Atlantique gagne bientôt notre vieux continent et la crise économique s'installe chez nous en jetant sur le pavé des centaines de milliers de chômeurs. Ceux-ci sont cinq millions chez nos voisins de l'Est, qui vont culbuter la république de Weimar dans l'enfer hitlérien de Munich.

Les transparents du Premier Mai découvrent de nouvelles aspirations vigoureuses du prolétariat et, tout d'abord, le droit au travail inséparable du droit à l'existence. Des indemnités de chômage — la semaine de travail de quarante heures.

D'autres inquiétudes se manifestent le Premier Mai : la menace de la dictature fasciste qui, de la Méditerranée à la Baltique, écharpe l'Europe occidentale. Et très bientôt, le garrot se resserre avec l'écrasement de la république populaire espagnole. Et c'est ainsi que la non-intervention hypocrite des gouvernements bourgeois, tandis que Mussolini et Hitler exterminent les populations espagnoles, prélude à la nouvelle guerre mondiale. Tout le monde le sait, tout le monde le sent. Et c'est pourquoi, au cours des manifestations ouvrières, la lutte pour la paix est aussi la lutte pour la vie. Trop tard.

L'immense machine industrielle se remet en mouvement, mais c'est en vue d'autres malheurs. Et nous pourrions, pour témoigner de l'angoisse qui étreint le monde du travail, rappeler ici le Premier Mai 1940, et ce que nous écrivions à dix jours de l'agression allemande contre la Belgique. Ce n'est sans doute pas dans le cadre de ces évocations des premiers mai qu'il faut rappeler ces effrayantes années de guerre. Avec des moyens de destruction épouvantables, au service d'êtres chez qui toute notion d'humanité a été supprimée et qui rabaisseront le niveau de la cruauté et du sadisme en dessous de l'imagination la plus démentielle.

Deux guerres mondiales à vingt-cinq ans de distance. Des destructions indescriptibles. Des massacres qui déroutent l'imagination la plus fertile en horreur. Plus de cent millions de cadavres. Des populations à bout de privations. Des manifestations de perversion morale sans précédent dans l'histoire. Tout cela a profondément marqué la masse populaire et, tout particulièrement, les jeunes générations. Après tant d'horreur et de terreur, l'instinct de conservation engage les peuples touchés directement par la guerre dans la voie de la sécurité et des jouissances

immédiates. Les classes dirigeantes ont très bien prévu le phénomène et, en contre-partie de toutes les souffrances et de toutes les angoisses, ils apportent la « sécurité ». C'est lord William-Henry Beveridge qui a établi un plan de « Sécurité sociale » doublé d'un plan de « plein emploi ». L'un et l'autre vont jouer un rôle décisif dans l'orientation des revendications ouvrières.

Et, effectivement, dans la plupart des pays, s'instituent des législations sociales tendant à adoucir les contrastes violents du système capitaliste. Il suffit d'énumérer les domaines de la vie sociale et économique intéressés, pour comprendre l'influence énorme qu'elles exercent sur la psychologie ouvrière. Assurance contre la maladie et l'invalidité, assurance contre le chômage, assurance contre les accidents du travail, allocations familiales, pécules de vacances, assurance de vieillesse et de survie, sans compter la politique privée ou collective de primes à la productivité, à la fidélité et autres. Le tout coiffé d'une très grande stabilité d'emploi.

Mais cette réelle amélioration des conditions d'existence des populations besogneuses ne correspond qu'à une apparente justice sociale. Parce que la croissance des bénéfices capitalistes est beaucoup plus rapide que la croissance du pouvoir d'achat des salariés.

La justice sociale n'est pas réalisée. Pas plus que la justice tout court. Mais le calmant de la « Sécurité sociale » a parfaitement opéré sa vertu lénitive. Et il faudra attendre que se dissipent ses effets, pour que la classe ouvrière reprenne conscience du fait que l'insécurité n'a fait que se déplacer. Pendant que nos populations digèrent tranquillement leurs réformes sociales, se préparent et se déroulent déjà les plus graves menaces. La guerre n'a cessé de sévir dans plusieurs contrées du monde. La course aux armements se poursuit sans arrêt, au point d'absorber une part considérable de la richesse humaine. Des Etats qui sont à la pointe de la civilisation moderne préparent la guerre atomique et accumulent des moyens de destruction qui mettent l'existence de la planète en péril. Tandis que la richesse pousse ces mêmes Etats aux pires exactions en vue de l'hégémonie économique du monde. En dépit de l'existence des Nations Unies, le désaccord est universel. La politique de la guerre froide a cédé le pas à la politique de la terreur. Tandis que dans tous les pays se poursuit une politique de restriction des libertés individuelles et de conditionnement psychologique des populations.

C'est ce qu'il ne faudrait pas oublier, car, en ce Premier Mai 1965, nous sommes toujours loin de l'idéal d'émancipation, de justice, de fraternité et de paix qui animait nos lointains précurseurs.

Jean DE BOE.

Jean DE BOE: **Notre doctrine syndicale.** Fco: **1,60 F.**

La revanche de la terre

J'AI bien écrit « terre » avec un « t » minùscule car il s'agit de celle qui, depuis longtemps, oppose une résistance farouche à la folie des tyrans. Ainsi dans un article du 5 janvier dernier *la Pravda* renverse la vapeur quant aux anciens programmes, établis sur le papier, et rend aux paysans la liberté de leur terre, de cet humus — cimetière des morts, animaux et végétaux — qui nous permet de survivre au chaos politique, industriel ou technique pour lequel l'autre Terre (avec majuscule) n'a pas encore revendiqué ses droits. Ce que devront faire nos arrière-neveux lorsqu'il n'y aura plus de charbon ou d'essence et que les résidus des usines de produits radioactifs auront empoisonné l'atmosphère et les eaux comme on commence à le comprendre.

Que dit donc *la Pravda,* organe tout-puissant ? Je traduis : « La garantie du succès ne se retrouve pas dans le développement et l'aide apportés, autant que possible, aux agriculteurs qui s'occupent de la culture des champs, de l'élevage, afin qu'ils travaillent dans les directions les plus adaptées pour l'accomplissement des tâches très importantes que le parti communiste et le gouvernement russes leur demandent. » Et elle précise : « Les agriculteurs eux-mêmes doivent préparer leurs plans, la qualité des produits à cultiver, les surfaces destinées à ce but, enfin le modèle qu'ils jugent le plus approprié à leur situation, y compris l'élevage des animaux. » Elle ajoute, enfin : « Ces plans doivent prévoir des mesures capables de pousser les initiatives des travailleurs et, par voie de conséquence, la production. »

Il s'agit bien là d'une « contre-révolution » qui détruit tout ce qui avait été fait antérieurement pour planifier et pour annuler l'initiative individuelle, laissant le champ libre à celle de l'Etat tout-puissant. Cela suit un revirement tout récent accompli en Russie dans les centaines d'usines spécialisées dans l'habillement où les directives passent du pouvoir central au directeur de l'usine pour les différents types de produits à travailler, où les ouvriers ne seront plus imposés et pour toute autre disposition capable, selon le jugement du directeur, de donner quelque chose de valable sur le marché libre du vêtement, éliminant la série standardisée au profit du goût et du droit au choix de l'acheteur.

Que la liberté ait ouvert sa dernière tranchée sur le plan de la terre n'a rien d'étonnant depuis le désaccord Tito-Staline. La rebellion yougoslave fut celle des paysans résolus à ne plus être encadrés comme des esclaves devant leur terre, leur propriété, qui reste pour eux leur meilleure amie, aimée comme une maîtresse. Depuis lors les faits ont donné raison à ces paysans. La Yougoslavie a reçu — malgré les pressions contraires du colosse russe — comme un subtil poison, cette liberté de la paysannerie qui a pénétré un peu partout qui, par son refus à pro-

duire sur commande, a fini par faire plier une autorité qui ne comprenait rien à la terre ni à la culture. Mais rien, rien du tout !

La terre, l'habillement sont les premières conquêtes de la liberté auxquelles on a payé là-bas un tribut horrifiant de sang — en Ukraine surtout où des millions de rebelles ont été fauchés. Les survivants n'ont pas courbé la tête et ils viennent de gagner la partie. En sera-t-il de même dans les grandes industries ; là-bas et ailleurs ? C'est possible.

Partout, en France également, il y a des plans. Des plans conçus par des autoritaires à la sensibilité d'éléphants. Jusqu'en Suisse où l'on est aux abois par excès de richesses importées de l'étranger. Des plans aussi en Italie, à la liberté défaillante ou l'éternelle privilégiée, l'Eglise, jouit d'un monopole contraire à la constitution même du pays. (Le 20 janvier dernier la Cour constitutionnelle a été saisie d'une réclamation contre l'article 402 du code pénal lequel empêche la presse de discuter des choses de l'Eglise, sur un ton irrévérencieux lorsqu'il s'agit de la confession catholique, bien sûr !)

Nous aurons bientôt la sentence et peut-être y aura-t-il, comme en Russie, une contre-révolution en faveur du droits de critique sans absurdes limitations mettant au pilori une Eglise quelque peu abusive.

Ici, de la Côte bleue d'où j'écris, part le pipe-line qui s'en va en Allemagne. Des dizaines et des dizaines de bacs, des centaines de kilomètres de tuyaux ! En plus une nouvelle raffinerie de pétrole qui bouche l'horizon — les salauds — et nous prive du soleil couchant. Or mon voisin est employé dans cet enfer de ferraille et d'essence qui pue de tous côtés. Il dispose de deux autos, à lui les longues promenades au long des kilomètres, mais... Mais lorsqu'il est chez lui le samedi, jour où il ne travaille pas, je le vois en habits de paysan, face à mon ancien jardin, et il s'en donne à cœur joie, et il plante, et il déracine, tout comme s'il était à la tâche ! Même du mistral, il s'en fout ! Il épanche dans la bonne terre tout le mauvais sang qu'il s'est fait à calculer, à dessiner, à écrire. Ses collègues de bureau l'appellent... le paysan. Ni eux, ni lui-même peut-être, ne savent qu'il est la « contre-révolution », la simple anticipation de ce qui vient d'arriver en Russie. Le symbole du : un peu plus de liberté, un peu moins de tyrans.

Je ne sais si l'ambassade russe de Paris publie un journal, à l'instar de celui que je reçois tous les jours, dû à la diligence de l'ambassade russe à Londres. En cadeau et, évidemment, en anglais. C'est de la Russie à la source, avec ses déformations professionnelles, son idéologie projetée dans l'avenir comme un satellite artificiel. Mais du moins on sait ainsi ce qui se passe là-bas, ou ce qu'ils veulent qu'on sache. Et lorsqu'ils confessent la faillite de leurs rêves, comment ne pas les croire ?

Pendant qu'avec ma compagne nous corrigeons des

épreuves de presse nous clignons de temps à autre de l'œil, parce que la vraie révolution nous sommes en train de la faire aussi dans les carottes, les fèves, les petits pois, les navets, les choux que nous cultivons sur ce petit coin de terre, près de la maison, qui nous est resté et que nous aimons comme on aime le drapeau rouge au sommet de la barricade.

Bonne terre, vieille terre qui rassemble tant de souffrances et de morts ; ô terre, si nous éprouvions le manque d'un Dieu, nous savons bien par qui nous le remplacerions !

Pour la revanche de la terre : hip ! hip ! hurrah !...

Domenico PASTORELLO.

Communiqués

FOYER INDIVIDUALISTE D'ETUDES SOCIALES. — *Dimanche 30 mai,* à 14 h 30, conférence de *Raoul Vergès* sur : PROLETARIAT ET COMPAGNONNAGE. L'auteur de « la Pendule de Salomon » et de « la Tour inachevée » expliquera comment, selon lui, le prolétariat devra s'effacer au profit d'un véritable individualisme du travail. *Salle du sous-sol :* Au Saint-Séverin, 3, place Saint-Michel.

PRIX DES LETTRES FRANÇAISES. — Le « Prix des lettres françaises » (13e année) est décerné chaque année, en mars, à un roman d'importance normale, inédit, de sujet libre se rapportant ou non à la province. Le lauréat reçoit un chèque de 1.500 f.

D'autre part, *l'Amitié par le livre* édite à ses frais l'œuvre couronnée en première édition, sans redevance de droits d'auteur, l'édition pouvant être suivie d'une édition commerciale. Les textes seront reçus jusqu'au 1er septembre, dernier délai. Ils doivent être adressés par envoi *non recommandé* à *J. Carrez,* 10, rue Neuve, à Valentigney (Doubs).

A L'INTENTION DES CORRESPONDANTS. — Le travail indispensable à la bonne marche du journal devient de plus en plus absorbant. Il en résulte que la correspondance en souffre, les journées n'ayant que vingt-quatre heures. Evitez les lettres demandant de longues réponses et excusez la brièveté à laquelle je suis contraint car le chômage est inconnu rue Pierre-Leroux. — L. L.

Mary BORDEN

TECHNIQUE DU MARIAGE

« L'égoïsme à deux » (Anatole France) vu par une femme anglaise, de bonne petite bourgeoisie. Et donc une étude typiquement anglaise, avec toutes sortes de déductions, d'appréciations, de réflexions qui diffèrent énormément de la mentalité française quant à la vie à deux (édité en 1935, valeur alors : 15 f.).

Edition sur velin supérieur (250 pages) fco. .... 4 fr. 20

JULES VALLES A EUGÈNE POTTIER

CELUI-CI est un vieux camarade, un camarade des grands jours. Il était du temps de la Commune, il a été exilé comme le fut Hugo. Comme Hugo, il est poète, mais poète inconnu, perdu dans l'ombre. Ses vers ne frappent point sur le bouclier d'Austerlitz ou le poitrail des cuirassiers de Waterloo ; ils ne s'envolent pas d'un coup d'aile sur la montagne où Olympio rêve et gémit. Ils ne se perchent ni sur la crinière des casques ni sur la crête des nuées : ils restent dans la rue, la rue pauvre.

Mais je ne sais pas si quelques-uns des cris que pousse, du coin de la borne, ce Juvénal de faubourg, n'ont pas une éloquence aussi poignante, et même ne donnent pas une émotion plus juste que les plus admirables strophes des Châtiments. *Puis, par la largeur même de son génie, Hugo est trop au-dessus des foules pour pouvoir parler à tous les coins de leur cœur.*

Il faut la voix d'un frère de travail et de souffrance. Celui dont je parle a travaillé et a souffert ; c'est pourquoi il a su peindre, avec une déchirante simplicité, la vie de peine et de labeur. C'est de cet autre côté maintenant qu'il faut tourner ses regards et sa pensée — du côté de la grande armée anonyme que le capital accule dans la famine et dans la mort.

Laissez là les porteurs d'armures et les traîneurs de tonnerre ; on a assez léché leurs éperons ! Parlons de l'atelier et non de la caserne, ne flattons pas la croupe encore fumante des canons, mais escortons de nos clameurs de pitié ou de colère ceux que la machine mutile, affame, écrase — ceux qui ne peuvent plus trouver à gagner leur pain, parce que leur métier est perdu ou parce qu'on les trouve trop vieux quand ils demandent, comme une aumône, le droit de crever à la peine.

Pottier, mon vieil ami, tu es le Tyrtée d'une bataille sans éclairs qui se livre entre les murs d'usines calcinés et noirs, ou entre les cloisons des maisons gâtées, où le plomb à ordures fait autant de victimes que le plomb à fusil ! Reste le poète de ce monde qui ne fait pas de tirades et se drape dans des guenilles pour tout de bon, et tu auras ouvert à la misère murée un horizon et à la poésie populaire un champ nouveau.

Elle est là cette poésie, sous la casquette du vagabond qui finira au bagne, ou sous la coiffe honnête de la mère qui n'a plus de lait pour nourrir son petit : crime et détresse se coudoient dans la fatalité sociale. Crie cela aux heureux ! et jette, comme des cartouches, tes vers désolés dans la blouse de ceux qui, las de subir l'injustice et le supplice, sont gens à se révolter, car ils ont besoin qu'on les encourage et méritent qu'on les salue pendant qu'ils combattent et avant qu'ils meurent !

(*Le Cri du Peuple*, 29 novembre 1883.)

Jules VALLES.

LE MONUMENT DES FEDERES

Ici fut l'abattoir, le charnier ! — Les victimes
Roulaient de ce mur d'angle à la grand'fosse en bas,
Les bouchers tassaient là tous nos morts anonymes
Sans prévoir l'avenir que l'on n'enterre pas.
Pendant quinze ans, Paris, fidèle camarade,
Déposa sa couronne au champ des massacrés.
Qu'on élève une barricade
Pour monument aux Fédérés !

Oui, pour tout monument, peuple, un amas de [pierres !
Laissons l'Académique aux tueurs de bon goût,
Et sur ces pavés bruts qu'encadreront les lierres,
Simple, allant à la mort, Delescluze debout,
Des cadavres autour dans leur vareuse brune,
Des femmes, des enfants, mitraillés, éventrés ;
Qu'il ressuscite la Commune
Le monument des Fédérés !

Qu'il témoigne comment règne la bourgeoisie,
Qui pille le travail et fait des indigents,
Embrouille tous les fils dont sa main s'est saisie
Et se tire d'affaire en massacrant les gens.
Et quand notre misère, accusant leur victoire,
Accule au pied du mur les bourgeois empiffrés,
Qu'il soit notre réquisitoire
Le monument des Fédérés

Que sur chaque pavé, peuple, ton ciseau grave
Une date de meurtre ou le nom d'un martyr !
De l'histoire qu'il soit la page la plus grave,
Dénonçant l'esclavage et criant d'en sortir.
Et, comme le tocsin, soulevant l'avalanche
Des gueux, des meurt-de-faim, fiévreux, exaspérés,
Qu'il soit l'appel à la revanche
Le monument des Fédérés.

Paris, mai 1883.

Eugène POTTIER.

LES ÉRUPTIONS DE LA FAIM

Les fauves lueurs de la guerre empourprent l'horizon. Dissipée à peine l'atroce et sournoise puanteur qu'exhalaient les charniers algériens, de nouveaux foyers d'incendie renaissent, surgissent, s'embrasent et se reverbèrent les sinistres rougeoiements de leurs flammes meurtrières.

Parmi les spécialistes qui se penchent sur le hideux phénomène, y en aura-t-il un seul qui découvrira son origine profonde et vraie et qui, l'ayant décelée, osera — sans fard — la rendre publique et en inférer, logiquement, par voie de conséquence, les solutions qui s'imposent. Les résultats — secrets ou ostensibles — des recherches de ces économistes, toujours distingués, selon la classique et universelle formule, nous laissent sceptiquement rêveurs.

Substituons, pour un temps, à leurs doctes travaux, le simple bon sens, « cette chose du monde la mieux partagée » si l'on en croit Descartes... Dans la conjoncture présente est-il téméraire d'affirmer que le drame qui se joue dans le Sud-Est asiatique n'est qu'un des multiples épisodes, un des sanglants aspects de la tragédie démographique qui, à intervalles réguliers, secoue, tourmente et bouleverse les continents en proie à une population pléthorique et, de ce fait, virtuellement affamée.

Abrupte, éclatante, péremptoire, la loi de fait malthusienne trouve ici, une fois encore, son terrain d'élection, sa vérification et sa ratification sans conteste et sans appel. Permanente et inexpugnable, antérieure et supérieure à toutes les civilisations et à tous les régimes — collectivistes compris — ses effets, lorsque les circonstances requises sont réalisées et réunies, s'exercent avec une effroyable et inexorable exactitude. Comment ne pas concevoir — et comprendre — cette cause originelle, initiale et première que l'inextricable maquis des institutions en cours et des us en vigueur, abrite, masque et dissimule. Est-il déraisonnable de penser que rien n'a pu valablement infirmer, au travers des incidences provisoires et occasionnelles, cette vérité fondamentale, essentielle, absolue, à l'inflexible vigueur quasi axiomatique, à savoir : qu'à toute époque, si aucun obstacle répressif ou préventif n'intervient, la population d'un territoire donné a, dans un temps également donné, *tendance à croître* au-delà des ressources et des subsistances dont elle dispose ? Est-il plus déraisonnable de dire encore que constater la surpopulation asiatique c'est constater une évidence voisine du lieu commun ?

D'autres s'y sont consacrés bien avant nous avec une clairvoyance et une compétence majeures dont nous sommes les premiers à reconnaître les mérites et l'étendue des moyens d'investigation. Quelques années avant la guerre de 1939 parut un volume d'Etienne Dennery (1) que l'on peut considérer comme un prophétique signal d'alarme. Plus près de nous Gaston Bouthoul, dans un

petit volume (2), a examiné la question avec une originalité et un courage rares. Tous les pacifistes — lassés ou déçus des verbosités déclamatoires et vaines qui s'écoulent et se répandent en des palabres sans fin — trouveront là, ainsi que dans la brochure de Manuel Devaldès *La cause biologique et la prévention de la guerre* (3), des arguments solides dont — si louable soit-elle — la sentimentalité est parfois ignorante et dépourvue.

Le flux et reflux démographiques ont, depuis les âges les plus reculés, ballotté et meurtri l'humanité. L'individualiste obstiné que je suis, ne croit pas déroger en accordant une attentive importance aux problèmes qu'ils soulèvent et auxquels — pour sa sauvegarde et sa défense personnelles — *l'Un* ne doit pas demeurer indifférent. Fors la fictive solidarité sociale entre non affinitaires — individualistes ou non — spontanément et volontairement consentie, à laquelle je me refuse absolument et résolument à souscrire. Si je la subis parfois, c'est toujours contraint et forcé avec l'espoir et le désir de m'en dégager dès que faire se pourra.

Tour d'horizon rapide, bref coup d'œil en survol, ces lignes cursives dont — à plus que quiconque — les insuffisances, les imperfections et les défauts ne m'échappent, se doivent, pour être moins sommaires et plus complètes, d'enregistrer ceci. Deux hommes, de qui le cœur battit à l'unisson du nôtre, pressentirent et signalèrent les redoutables dangers, les périls monstrueux qu'a toujours fait courir à la paix une surpopulation insensée, aveugle et sans frein. Abreuvé de calomnieux outrages, victime écœurée et ulcérée de l'épaisse, inexorable et perfide incompréhension, l'un de ces hommes prit congé de la vie avec une probe et digne noblesse. Il se suicida. Cette intelligence d'élite, ce cerveau supérieurement organisé, cet homme de bien — dans le sens le plus haut et le meilleur du terme — c'était Paul Robin.

Mais la race des précurseurs n'est — heureusement — pas inféconde. Un autre homme se leva : bénéficiaire conquis et habité par l'enseignement du premier avec lequel il avait d'ailleurs, précédemment, collaboré. Esprit lucide, cœur sûr. Incorruptible et incorrigible, « payeur d'exemple » comme je les aime. Il se consacra entièrement, totalement à la propagation de la Foi et de l'Idée qui l'animaient. Fidèle au rendez-vous des vaillants, il y rencontra la mort — non moins fidèle. Tué par la guerre qu'il voulait tuer, put-il, du moins, s'endormir à jamais dans l'absolue certitude d'avoir été *partout* et *toujours* un Homme. Cet homme-là, lui aussi, avait un nom. Il s'appelait Eugène Humbert et fut, pour moi, un inoubliable ami.

Dans la tourbe compacte des lâchetés environnantes et serviles, il ne se passe pas de semaine que je ne pleure — mais oui, gros naïf que je suis — sa disparition injuste et son horrible assassinat. Ajouterai-je qu'au nombre de mes cuisants regrets n'est pas le moindre celui de voir l'écho trop amorti et feutré qu'éveille à peine dans les jeunes pensées, les syllabes composant le nom de cette

grande ombre — celle d'un lutteur dont toute la vie ne fut qu'un acte et toute l'action un combat (4).

A l'heure où, peu à peu, la crise économique s'étend et s'aggrave, où le chômage lentement fait tache d'huile, comment conclure ? Paraphrasant la célèbre et magnifique image de Jaurès tant de fois — et si inexactement — citée, ne pouvons-nous pas dire : « La surpopulation porte en elle la guerre comme la nuée dormante porte l'orage dans son sein. » Ne convient-il pas d'y adjoindre, plus menaçant et fatidique, le suprême avertissement de Manuel Devaldès qui flamboie sur le ciel bas : « Croître et multiplier... c'est la guerre !... »

Matrices, génitoires et vagins prolétariens, les bien nommés, ô combien, pourront comme toujours, après la ponction sanglante, œuvrer sans contrainte ni relâche. Béats et optimistes, séduits et stimulés par une illusoire et trompeuse sollicitude, leurs possesseurs, dans une ivresse folle, avec une frénétique allégresse, inlassablement et sans fin, paieront leur lourd tribut. Ils apporteront quotidiennement et docilement leur livre de chair pour calmer l'insatiable appétit des Shylock et des Moloch sociaux dont, inconsciemment, ils assurent, nourrissent, entretiennent et consolident l'inébranlable et indestructible pérennité.

J. LAURON NEJAN.

---

(1) **Foules d'Asie** par E. Dennery (épuisé en librairie).

(2) **La Guerre** par G. Bouthoul : une plaquette franco : 2 f 80.

(3) **La cause biologique et la prévention de la guerre** par Manuel Devaldès : une brochure, franco : 0,50.

(4) Par Jeanne Humbert : **Notions néo-malthusiennes,** franco : 0,50 — **Eugène Humbert, la vie et l'œuvre d'un néo-malthusien,** exemplaires numérotés, franco : 7,50 (340 pages).

NOTRE REVUE s'adresse aux esprits libres, épris de vérité, à la recherche des moyens de rendre l'homme moins malheureux et l'humanité meilleure. La vie sexuelle est ordinairement livrée au hasard aveugle de l'instinct, rarement dirigée par la science et la raison. Des règles de morale, des lois religieuses et civiles prétendent tracer à l'individu sa conduite. La plupart de ces règles ne s'accordent ni avec l'instinct et la liberté de l'individu, ni avec l'intérêt de la société et de l'espèce. La plupart des hommes, tout en proclamant les principes, ne les appliquent pas ; mais, grâce à l'hypocrisie générale, ceux qui, ouvertement, n'obéissent pas aux traditions et aux préjugés sont sévèrement frappés par l'opinion et parfois par la loi et ces victimes sont innombrables. Il importe donc de réagir. — CONTRE-COURANT.

SUR LE DANGER RADIOLOGIQUE

QU'EST-CE que l'*Association contre le Danger radiologique ?* C'est un groupement qui a pour but d'instruire et de défendre les individus contre le danger radiologique, contre les irradiations dangereuses qu'ils subissent. Il est évident qu'une irradiation justifiée médicalement pour un malade ne peut pas être critiquée pour autant que cette irradiation soit la seule ou la dernière méthode thérapeutique qui puisse être appliquée. En effet, les irradiations sont dangereuses, car elles modifient l'équilibre électronique de nos cellules. Les irradiations peuvent être classées de deux façons suivant leurs effets :

1° Les irradiations qui atteignent directement ou indirectement les glandes sexuelles masculines ou féminines sont toutes dangereuses, car elles s'accumulent, et ne sont pas éliminées naturellement. Passée une certaine dose, elles présentent un danger pour la descendance, suivant les lois de l'hérédité.

2° Les irradiations qui n'atteignent pas les glandes sexuelles directement ou indirectement peuvent ne pas présenter d'inconvénients si elles sont faibles et de courte durée.

Des trois méthodes d'examen radiologique, la radioscopie est très dangereuse, la radiophotographie l'est moins, la radiographie l'est très peu et de surcroît elle est précise, mais elle ne peut être employée dans les examens systématiques.

Le danger radiologique est connu depuis la découverte des rayons X et il a fait l'objet de travaux, d'ouvrages et de propositions. Des congrès scientifiques ont eu lieu pour fixer des doses limites. Il convient en particulier de faire connaître les rapports X (de 1958) et les additifs (de 1959) de la Commission internationale de Protection radiologique (C.I.P.R.) qui propose des recommandations et qui fixe les doses limites d'irradiation au-delà desquelles le danger existe.

L'*Association contre le Danger radiologique* démontre dans ses bulletins que les irradiations causées par les examens radiologiques systématiques sont dangereuses. Mais elles sont en outre injustifiées en application du principe médical qui veut que le médecin ne nuise pas au malade. Donc, à plus forte raison à celui qui n'est pas malade et qui subit les examens radiologiques systématiques.

Ces examens systématiques sont en outre inutiles puisqu'ils ne permettent jamais de fixer définitivement un diagnostic. Il faut toujours les faire confirmer par une radiographie, seule méthode précise d'investigation radiologique. Ces trois premiers défauts autorisent à contester le coût élevé de ces examens, le seul dépistage d'une tuberculose pulmonaire revenant à 2.500 francs (nouveaux).

Enfin, les examens radiologiques systématiques donnent

une fausse sécurité. En effet, ils sont présentés comme les seuls valables, si bien que les sujets reconnus sains sont en droit de se croire en bonne santé jusqu'à l'examen suivant. Or, il est évident que ce bon état de santé peut devenir mauvais peu de temps après, l'examen systématique suivant découvrant une tuberculose évoluée pouvant être vieille de trois cent soixante-quatre jours.

L'*Association contre le Danger radiologique* propose de supprimer tous les examens radiologiques systématiques et de les remplacer par des examens cliniques périodiques, sérieusement établis suivant un protocole de questions, et dont la périodicité pourrait être plus rapprochée que celle des examens radiologiques.

L'*Association contre le Danger radiologique* propose une fiche d'irradiations sur laquelle les irradiations seront comptabilisées afin que leurs propriétaires sachent quand ils atteindront la dose limite fixée par la Commission internationale de Protection radiologique. Elle propose à tous ceux qui sont conscients de ce danger de lui demander ses tracts qui leur permettront de décider de leur adhésion (1). En effet, la lutte militante est nécessaire pour deux raisons : il faut abattre la résistance des profiteurs des examens radiologiques systématiques. Ensuite, il faut lutter contre la croyance qui veut que ces examens soient un bienfait parce qu'ils ont une origine et un caractère scientifiques, alors que leur but n'est pas toujours utile aux hommes et respectueux de leur intégrité physique.

Jean PIGNERO.

(1) Adresser vos demandes à : **Association contre le danger radiologique**, 1, Grande-Rue à Crisenoy par Guignes (S.-et-M.).

Vient de sortir des presses :

H. PERRODO - LE - MOYNE

PRÊTRE, J'AI CHOISI LA LIBERTÉ

« Pour écrire ce livre, je n'ai eu qu'à rassembler les plus marquants de mes souvenirs personnels : ceux de mon enfance au sein d'une famille croyante, ceux de mes années de séminariste, de prêtre, d'aumônier des maquis et enfin d'homme libre. J'ai été ainsi amené à ajouter mes réflexions sur ces événements et sur la vie politique à laquelle j'ai été mêlé de par mes différentes fonctions. Je pense avoir ainsi écrit un témoignage vivant qui fera réfléchir ceux qui le liront. Vous serez de ceux-là probablement... » — **H. Perrodo-le-Moyne.**

LE VOLUME, franco ..... **12,70 F.**

PANORAMA DU MONDE

LA RÉDUCTION DE LA SEMAINE DE TRAVAIL AUX U.S.A.

LA réduction des heures de travail par la négociation collective depuis 1960 n'est ni spectaculaire ni soudaine. Les réductions ont plutôt été instituées par petites étapes dans des conventions particulières. Ces améliorations accroissent progressivement et régulièrement le nombre des ouvriers et employés non agricoles travaillant selon un horaire de moins de 40 heures par semaine. On compte actuellement 8 millions de ces travailleurs, soit 15 pour cent de tous les ouvriers et employés. Une partie de ces 8 millions de travailleurs ont obtenu la semaine de 35 heures il y a 30 ans ; d'autres viennent seulement de l'obtenir.

Plusieurs industries manufacturières sont en tête. Aujourd'hui, la semaine normale de travail est de moins de 40 heures pour 98 pour cent des typographes, 97 pour cent des travailleurs du vêtement féminin, 65 pour cent de ceux de la brasserie, 15 pour cent dans l'industrie du caoutchouc, 13 pour cent dans la construction et 12 pour cent dans le commerce de détail. Un tiers des employés de bureau ont des horaires de moins de 40 heures.

Ces réductions d'horaires ont été généralement introduites sans réduction de la rémunération hebdomadaire. Il était naturellement nécessaire de maintenir le montant net de la rémunération pour assurer aux travailleurs un pouvoir d'achat convenable.

D'un point de vue historique, la réduction de la semaine normale de travail depuis 1900 a fait progressivement passer la semaine de 60 à 48 heures et, après 1930, à 40 heures. La réduction des heures de travail depuis 1960 tend à ramener la semaine à 35 heures. Certaines conventions ont même poussé jusqu'à des semaines de 32, 30 et 25 heures.

Les typographes ont été parmi les pionniers de la réduction des heures de travail au début du siècle et le sont encore aujourd'hui. Dans chacun de leurs contrats, les syndicats de typographes ont cherché à réduire un peu leurs heures de travail de sorte qu'à l'heure actuelle un quart des typographes travaillent 35 heures par semaine, un tiers 36 heures 1/4 et plus d'un tiers travaille encore 37 heures 1/2. Tous ont déjà pratiquement bénéficié d'une réduction en deux temps qui d'abord a fait passer leur semaine de travail de 40 à 38 heures 3/4 puis à 37 heures 1/2.

Le syndicat des travailleurs du vêtement féminin a réussi, dans ses contrats, à obtenir des réductions qui ont ramené, au cours des 10 dernières années, la semaine

normale de travail de 40 à 35 heures. Environ 97 pour cent des 450.000 membres que le syndicat compte aux Etats-Unis sont régis par des accords prévoyant une semaine de 35 heures. Dans cette industrie, la semaine de 35 heures (5 jours de 7 heures) remonte à l'époque du partage du travail pratiqué au cours de la crise des années 1930. Dans la région de New York, centre principal de l'industrie, le syndicat a maintenu le principe des 35 heures bien que la semaine de 40 heures fût la règle ailleurs. En 1953, le syndicat décida d'étendre le régime des 35 heures, qui s'appliquait alors à 52 pour cent des membres, à tous les secteurs de l'industrie dans le pays tout entier. Il y est parvenu depuis lors sauf pour un très petit nombre. On pensait que l'institution d'un nombre d'heures de travail réduit, avec ajustements compensatoires du salaire horaire, se heurterait à une forte opposition de la part des employeurs, mais ce ne fut pas le cas. A de rares exceptions près, la semaine de travail réduite a été obtenue sans recours à la grève.

Les métiers du bâtiment ont aussi enregistré des gains appréciables en matière de réduction du nombre d'heures de travail. Treize pour cent des travailleurs syndiqués du bâtiment ont des horaires de moins de 40 heures par semaine. Bien que la semaine de 25 heures que les électriciens de New York ont obtenue par contrat en 1962 ait retenu l'attention générale, l'horaire le plus courant pour les travailleurs de la construction, à part la semaine de 40 heures, est celle de 35 heures. Un quart des peintres et un cinquième des briqueteurs sont déjà arrivés à la semaine de 35 heures. Un cinquième des plâtriers travaillent maintenant 30 heures par semaine. Un monteur de chaudières sur huit est au régime de la semaine de 35 heures et il en est de même chez les menuisiers, les constructeurs d'ascenseurs, les poseurs de lattes, les spécialistes de la mosaïque et du terrazzo, les poseurs de papiers peints, les plombiers et les maçons. Outre les électriciens de New York, qui travaillent 25 heures par semaine, un huitième des autres électriciens sont au régime de la semaine de 35 heures.

Les travailleurs de la brasserie, dans presque tous les principaux centres de l'industrie, travaillent actuellement moins de 40 heures par semaine. D'une manière générale, on estime à 25.000 au moins — c'est-à-dire à près de 65 pour cent du total — le nombre de ceux dont l'horaire est de 37 heures 1/2 ou moins par semaine.

Dans la mode, les travailleurs sont aussi au régime de la semaine de 35 heures depuis les années 1930. Ce régime ne s'appliquait toutefois qu'à la région de New York. Au cours des années 1950 et 1960, au fur et à mesure que le syndicat organisait la profession, elle a étendu le régime au reste de la profession dans d'autres régions du pays.

L'horaire hebdomadaire des travailleurs du caoutchouc a également été réduit au cours des années 1930 afin de réduire le chômage. Dans ce secteur, la semaine de

travail a été ramenée à 36 heures — 6 jours de 6 heures. Ces horaires sont encore en vigueur actuellement dans les fabriques de caoutchouc d'Akron et de Détroit. Les travailleurs de la fourrure sont également soumis, en général, au régime de la semaine de 35 heures.

Dans la boulangerie, le syndicat a conclu des contrats instituant des semaines de travail de moins de 40 heures dans un certain nombre de villes. En général, la semaine a été réduite à 37 heures 1/2 mais nombre de contrats plus récents ont poussé la réduction à 35 heures. On citera, comme activité typique du syndicat des travailleurs de la boulangerie et de la confiserie, celle de leur section de Pittsbourg, dont la campagne en faveur de la réduction de la durée du travail a été facilitée par son action syndicale, en particulier auprès des employés de bureau.

Dans l'industrie du tabac, le syndicat des travailleurs du tabac vient de conclure avec l'American Tobacco Co. un accord instituant la semaine de 37 heures 1/2 à partir du 1er janvier 1965. Le nouveau contrat prévoit non seulement 37 heures 1/2 de travail rémunérées au taux de 40 heures mais encore une augmentation des salaires. On peut voir là le début d'une tendance générale vers la semaine de 37 heures 1/2 dans cette industrie.

Dans le secteur des lignes aériennes, le syndicat des commis de chemins de fer, dans ses récentes négociations avec la Pan American Airways, a obtenu une semaine de 37 heures 1/2 payées comme 40 heures, plus une augmentation de 15 cents. De nombreuses autres réductions du nombre d'heures de travail ont aussi été instituées dans les compagnies aériennes tant pour le personnel au sol que pour le personnel navigant. Pour ce dernier, la semaine de travail était traditionnellement de moins de 40 heures, mais elle a été encore réduite par de récents contrats.

*(Extraits d'un rapport publié dans l'*American Federationist.)

CONTRE COURANT

LE PERIODIQUE DE LA QUESTION SOCIALE

Rédaction
Louis LOUVET
24-26, rue Pierre-Leroux
PARIS-7e

Téléphone : SEGUR 09-68

TARIF
DES ABONNEMENTS

Abonnement simple. 10 f.
Abon. hors frontière. 11 f.

La série comprendra 432 pages pour 18 nos. Les abonnements partent du 5 janvier 1965.

Librairie sociale (suite)

BIBLIOTHEQUE RATIONALISTE et libre-penseuse

(Voir début dans les numéros 119 et 120)

Ernest Archdeacon

Mystère de notre existence terrestre 3,00

André Lorulot

Pour ou contre la Franc-Maçonnerie 3,80
La vérité sur le syndicalisme chrétien 3,60
Etienne Dolet, martyr de l'intolérance 2,80
L'Eglise et la limitation des naissances 4,10

E. Moutier-Rousset

La légende de Jésus 5,10

Magdeleine Peyronnec

J'ai été carmélite 8,70

Abbé du Prat

Vénus dans le cloître (la religieuse en chemise).. 9,20

Marquis de Sade

Dialogue entre un prêtre et un moribond 3,80

Jacques Souffrance

Le couvent de Gomorrhe 8,20

Docteur E. Spehl

Lourdes et la suggestion 4,10
La Création 4,10

Abbé Joseph Turmel

Comment l'Eglise romaine m'a donné congé 6,60
Dieu 3,50
Les Religions 6,60
Le suaire de Turin 6,20
Réfutation du catéchisme 6,60
La Bible expliquée 6,60

V. Vergniaud

Histoire des religions anciennes et modernes.... 6,60

Docteur R. Zelten

Petite histoire des religions 4,10

XXX

Pourquoi nous sommes libres-penseurs..... 4,10

Directeur de la publication : Louis LOUVET.
Imp. La Ruche Ouvrière — 10, r. de Montmorency (3e)